

murs de son humble chambrette, il s'abandonne à des distractions vulgaires et malsaines, et s'il finit par perdre le goût de l'étude. Combien de belles intelligences qui ne demandaient qu'à se développer, ont ainsi perdu toute leur vigueur !

* *

Quant à nos jeunes amis les étudiants de la faculté de Droit, je n'ai qu'à leur répéter le souhait que j'ai entendu former pour eux. Qu'ils se conservent dans les excellentes dispositions où ils sont maintenant : amour de l'étude, respect de soi-même. *Sic itur ad astra*. C'est au moins ainsi qu'on prépare sa réputation et des cliens. Ils sont les premiers—l'aurore si l'on veut—du nouvel ordre de choses qui commence. Qu'ils continuent donc avec courage. Nous les verrons arriver avec plaisir, et nos efforts réunis pourront obtenir peut-être à leurs successeurs le complément des avantages dont leurs devanciers ont été privés.

M. ETHIER.

LE PETITS PORTEURS DE JOURNAUX

Nous avons été témoin, ces jours derniers, d'un spectacle aussi curieux qu'intéressant et nouveau.

Tout le monde connaît cette classe particulière de la société des grandes villes, les petits porteurs et crieurs de journaux. A Montréal, les figures, souvent si intelligentes, et les voix, parfois trop perçantes, de ces industriels d'un genre spécial, sont familières aux personnes qui fréquentent les rues Notre-Dame et Saint-Jacques. Ils forment un nombre plus considérable qu'on ne se l'imagine, et plusieurs d'entre eux, à force d'activité et d'habileté, trouvent, chose difficile à croire, le moyen de soutenir une mère ou un père, vieux ou infirmes. La plupart de ces petits êtres sont orphelins de père ou de mère.

A l'occasion de la Saint-Nicolas, la fête des enfants, un des marchands les plus populaires et les plus prospères de notre ville, M. Carsley, a eu l'idée de donner une fête aux petits porteurs de journaux. Il a obtenu des principaux journaux une liste de leurs crieurs, et, mercredi dernier, il a donné, dans un des compartiments de son vaste établissement, un déjeuner à ces pauvres enfants. Le repas était accompagné, pour chacun des convives, d'un cadeau consistant en un vêtement de dessous complet : caleçon, veston, chaussons et foulard en laine, valant au moins quatre piastres. Il fallait voir la joie des récipiendaires, qui gardaient tous, du reste, une tenue et une décence dignes de petits collégiens. Ils étaient au nombre de près de 80. Un seul adulte se trouvait parmi les convives, le vieux Johnny Hanntan, bien connu dans son monde sous le nom de *Old man*. Il a 60 ans et est porteur pour le *Star* depuis la fondation de ce journal. *Old man* présidait au banquet.

Nous félicitons sincèrement M. Carsley de l'idée généreuse qu'il a eue. A. G.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 2 décembre 1878.

Les cinq millions cinq cent mille dollars que le gouvernement des Etats-Unis a versés dernièrement dans les coffres du trésor anglais ont à peine ému l'opinion publique, laquelle, malgré les criailleries de certains membres du Congrès, s'était prononcée depuis longtemps pour le paiement intégral de l'indemnité fixée par la Commission arbitrale d'Halifax.

Il est vrai que les journaux satiriques, le *Harper's Weekly* entr'autres, ont publié d'excellentes charges sur ce résultat inespéré de la pêche à la morue dans les eaux canadiennes; il est vrai aussi que M. Evarts, notre ministre d'Etat, s'est défendu de son mieux pour ne pas mordre à un hameçon si bien préparé; néanmoins, il a fini par s'exécuter de bonne grâce, ce dont on ne l'aurait jamais cru capable. De temps à autres, ce diplomate indécis envoyait à son collègue anglais de longues notes aussi

clairs que les brouillards d'Halifax; lord Salisbury, de son côté, lui rendait la monnaie de sa pièce, en ne jetant que peu de lumière sur l'interprétation du traité de Washington relatif aux pêcheries canadiennes.

Grâce à ce flot d'encre diplomatique, l'horizon devenait de jour en jour plus noir; la presse des deux pays contribuait par son langage agressif à envenimer la question..... lorsque, enfin, l'oncle Jonathan, comme autrefois Jupiter, fit tomber une pluie d'or pour désarmer Danaë. je veux dire Albion, ne confondons pas.

En apprenant le dénouement heureux d'une chicane qui menaçait de s'éterniser, il paraît que lord Salisbury se serait écrié: "Eh, parbleu! M. Evarts aurait dû commencer par cet argument sonore. et il m'aurait convaincu tout de suite."

Mais pourquoi, ô Canadiens, vous intéresseriez-vous à de si minces détails? N'avez-vous pas au milieu de vous la bonne nouvelle, le *great attraction* du jour? Les bords du Saint-Laurent sont encore tout frémissants des bruits de fêtes données en l'honneur du marquis de Lorne, le nouveau vice-roi de ce Canada immense dont les destinées étonneront un jour le monde!

La presse de New-York, depuis huit jours, célèbre à l'envie la marche triomphale de ces deux époux de naissance illustre dont la grâce personnelle et la douceur ne peuvent manquer de conquérir l'amour du peuple et le *Marcelus eris* d'un de vos poètes.

Il fait plaisir de voir la jeunesse au timon des affaires; pour moi, je la préfère à cette école de politiciens chauves qui ont fait toutes sortes de grimaces dans les meetings populaires. Alexandre, Titus, Bonaparte étaient de jeunes hommes, et c'est avec bonheur que je suis leurs pas de géant dans l'histoire.

Le Canada est encore dans la plénitude de sa première jeunesse; sa sève est vigoureuse et ses rameaux s'étendent d'un océan à l'autre. Pour compléter cette œuvre immense de centralisation, pour grouper en un seul faisceau tant d'éléments divers et en former une nation compacte qui soit égale à celle des Etats-Unis comme nombre, richesse et puissance, que faut-il?

La voix publique, les acclamations sans nombre qui ont éclaté à Halifax, à Québec et à Montréal, ont désigné pour ce rôle providentiel le descendant des ducs d'Argyle, le marquis de Lorne, dans le blason duquel la postérité ajoutera une lyre!

Les New-Yorkais—voyez de quoi ils se mêlent—admirent beaucoup la princesse Louise et prennent fort son génie musical. Ils prétendent que la royauté d'où elle descend n'a pas de plus beau fleuron, et ajoutent que c'est d'un heureux présage pour la paix future, lorsque, au milieu de tant de qualités qui la distinguent, cette fille de reine peut encore apporter aux Canadiens l'harmonie!

J'allais continuer sur ce ton galant, lorsque le télégraphe est venu apprendre à la population de New-York que le steamer allemand, le *Pomerania*, avait coulé bas dans la Manche avec cinquante passagers. A la sombre liste du *Deutschland*, du *Schiller* et du *Grosser Kurfurst*, ajouter encore ce nouveau désastre, c'est de trop, et l'on voit bien que Neptune n'aime pas le casque pointu de Bismark.

On remarque avec peine—dans ce naufrage où presque tout l'équipage, le capitaine en tête, se sont tirés heureusement d'affaire—que si peu de femmes aient été sauvées! On fait, à ce sujet, de tristes réflexions. Hélas! la galanterie allemande est-elle un vain mot?

ANTHONY RALPH.

Le séjour, à Paris, du prince Amédée, duc d'Aoste, n'a certes pas passé inaperçu; mais il est certain que la présence, dans la capitale, du frère du roi d'Italie n'a pas excité aussi vivement l'attention que celle de certains autres princes, par exemple, le prince de Galles et le grand-duc Constantin. Cela tient uniquement, croyons-nous, au caractère moins expansif et aux habitudes du prince italien, qui recherchait moins les occasions d'entrer en rapport avec la population parisienne.

FEU MICHEL CAYLEY, M.P.

Presque tous les journaux de la province de Québec annonçaient, il y a quelques semaines, la mort de M. Cayley.

Cette nouvelle n'était que prématurée; aujourd'hui, elle est bien vraie. M. Cayley est mort la semaine dernière, à l'âge de 36 ans. Il avait beaucoup de qualités et de talent, et aurait pu, avec du travail, arriver à jouer un rôle important dans la politique. Il était né orateur, parlait avec un feu et une vigueur qui plaisaient au peuple, maniait le sarcasme et l'ironie avec un grand succès.

Violent dans les luttes de la tribune et du barreau, il était excellent ami et très-aimé dans la vie privée. Plein d'esprit, d'un caractère jovial et sympathique, sa compagnie était très-recherchée.

Il était né en Irlande et avait été adopté tout jeune par M. le curé Charland, de Beauharnois, qui le fit instruire et ne cessa de le protéger.

Admis au barreau, il exerça sa profession pendant quelque temps à Beauharnois, et vint se fixer à Montréal. En 1867, il fut élu à la Chambre des Communes pour le comté de Beauharnois. Battu en 1871 par M. Robillard, il se présenta de nouveau aux dernières élections et fut élu facilement.

Le parti conservateur perd en lui l'un de ses meilleurs joueurs politiques, et ceux qui le connaissaient intimement, un excellent ami.

Il avait épousé mademoiselle A. Giroux, de Montréal, qu'il laisse sans enfants.

Adresse présentée par les élèves de Villa-Maria à la princesse Louise

Nous sommes certains qu'on n'a rien présenté à la princesse d'aussi gracieux que l'adresse qui suit:

A SON ALTESSE ROYALE LA PRINCESSE LOUISE, ETC., ETC.

Madame, dans ma main tremblante
Je sens trembler toutes mes fleurs,
Et cette peur intelligente
Est la plus logique des peurs.
Quand, pour en garnir ma corbeille,
Je les cueillais avec amour,
En s'inclinant vers mon oreille,
Elles me disaient tour à tour:
Petite enfant, que veux-tu faire?
Offrir à la Fille des Rois
Une pauvre fleur éphémère,
Digne de vivre au fond du bois!
Ne sais-tu pas qu'à sa couronne
On a dû mêler bien souvent
Les fleurs que l'Amérique donne,
Celles que donne le Levant?
Sa tendre, son Auguste Mère,
Souveraine sous tous climats,
Pour ses enfants fit un parterre
Dans chacun de ses vingt Etats.
Le Couchant, le Midi, l'Aurore
A ses pieds versent leur tribut:
Parmi ces riches dons de Flore,
Que ferons-nous, fleurs de rebut?...
Ainsi parlaient mes fleurs chéries:
Je tremblais au son de leur voix...
Où trouver guirlandes fleuries
Pour l'auguste Fille des Rois?
Mais un petit bouton de rose
Me fit sourire, en me disant:
L'amour embellit toute chose!
Cueille toujours, petite enfant.
Madame, voici ma cueillette:
Ma corbeille est peu, je le vois;
Je la voudrais bien plus complète
Pour l'auguste Fille des Rois.
Mais si, malgré tout, mon cœur ose
Offrir un bouquet si petit,
La faute est au bouton de rose.
Madame, m'aurait-il menti?...
Vous souriez, noble princesse:
Le bouton de rose a dit vrai,
Et l'amour de notre jeunesse
Donne à ces fleurs un double attrait.
Gardez-les donc: que leur présence
Pour nous redise mille fois
L'hymne de la reconnaissance
A l'auguste Fille des Rois!
Et si vous voulez qu'à leur gamme
Rien de ce jour ne soit changé,
Daignez nous octroyer, Madame,
Un long et beau jour de congé.
Nous joindrons à leur voix charmante,
Pour Louise et Victoria,
Une musique si puissante
Que vous l'entendrez d'Ottawa.

On a remarqué, à la dernière réception de Mgr Fabre, à l'évêché de Montréal, la présence de M. Lefavre, consul-général de France à Québec.

UN POÈTE CANADIEN APPRÉCIÉ EN FRANCE

Lettres adressées à M. Fréchette par les premiers écrivains et poètes de France, au sujet de ses poésies:

(Le journal de Montmédy.)

PARIS, 8 février 1877.

Par delà l'Océan, il existe une population française d'origine comme de cœur, qui n'a pas renié, tant s'en faut, son ancienne métropole. Détaché de la France, il y a un siècle et plus, par un traité désastreux, comme de nos jours l'Alsace-Lorraine, le Canada a conservé fidèlement nos mœurs, notre idiôme, notre religion, et surtout un inaltérable attachement à la mère-patrie.

C'est un des fils de ce lointain pays qui a composé l'écrin (*Pêle-Mêle*) que nous présentons aujourd'hui au public lettré. Ce n'est pas que la réputation de M. Fréchette soit à faire, car elle a depuis longtemps franchi les espaces et s'est parfaitement acclimatée parmi nous. Emules de Soulayr et autres délicats ciseleurs de la pensée, Louis-H. Fréchette est un des poètes lyriques les plus justement estimés de notre époque.

Le barde des splendeurs de ce pays aux grands lacs et aux fleuves majestueux, le chantre des illustrations canadiennes, les Jacques Cartier, les Champlain, les Montcalm et autres pionniers de la civilisation et du patriotisme français en ces régions éloignées, est un vrai favori des Muses. Ses œuvres respirent d'un bout à l'autre le sentiment du vrai et du beau.

Amant de la liberté autant que fervent adepte des croyances chrétiennes si vivaces là-bas, M. Fréchette exalte avec un égal enthousiasme les bienfaits du catholicisme et les jouissances de la liberté.

Nous cueillons au hasard dans son odorante corbeille de fleurs embaumées, et nous y trouvons: *Sursum corda*, le *Mississipi*, une *Nuit d'été*, la *Liberté*, la *Louisianais*, *Au bord du lac*, etc., toutes productions d'un charme pénétrant, qui ont une esquisse senteur de fraîcheur et de grâce, un rare cachet de naturel et de véritable souffle parnassien en même temps qu'une réelle saveur d'origine. La facilité du vers s'unit partout à la justesse de l'expression. Ce livre, petit par le format, mais gros comme valeur littéraire, est un régal de gourmet. Sans jamais tomber dans la banalité, la diction y est simple, tout en restant élevée et châtiée, et nous pouvons dire que la lecture de ces pages charmantes nous a agréablement délassé des soucis de la vie militante. A les parcourir, il semble qu'une rosée bienfaisante se répande sur l'âme desséchée par le labeur quotidien de cette époque si fertile en luttes éternelles. C'est donc une œuvre saine et fortifiante, en même temps qu'un livre de poète et de penseur, qu'a mise au jour l'auteur de *Pêle-Mêle*.

(Le Propagateur du Var.)

Février 1878.

Il y a longtemps que, pour la première fois, nous avons fait connaître en France le talent poétique supérieur de M. Louis-H. Fréchette. Il y a deux ans, nous avons reproduit une de ses pièces les plus remarquables. Quelle vigueur de pensée, quelle perfection de prosodie, quelle pureté de langage! Dans le nouveau recueil: *Pêle-Mêle*, que notre auteur donne au public, nous ne dirons pas qu'il s'est surpassé, ce qui nous semble difficile, mais qu'il s'est égalé à lui-même. Il débute par une pièce: *Sursum corda*, d'une tendresse infinie, et dédiée à sa femme. Dans *Reminiscor*, il égale Alfred de Musset par la grâce, mais il le surpasse par une perfection de versification à laquelle ne sut jamais arriver le délicieux poète. Dans *Alléluia*, il s'élève à une hauteur de pensée où les grands écrivains sont fiers d'atteindre... Grand nombre de ses vers ont peu d'égaux dans la littérature française....

BEUZEVAL (Calvados), 25 août 1878.

Monsieur et cher compatriote,

C'est aux bords de mer, à Beuzeval, près de Trouville, que j'ai reçu le livre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et j'ai profité de ce temps de vacances pour lire ces poésies avec le recueillement que mérite toute expression sincère et émue du cœur et du sentiment. Ma pensée se reportait, en lisant ces vers écrits dans la meilleure langue, à vous Français d'outre-mer, qui avez gardé avec tant de constance et d'énergie nos mœurs, notre religion, notre esprit et notre idiôme; et j'en retrouvais des traces dans plusieurs pièces charmantes, *Reminiscor*, regard jeté en arrière sur la jeunesse où il semble entendre deux jeunes étudiants français, gais, insoucieux de l'avenir, mais aimant et cultivant la poésie et l'art; dans les vers à *Votre Femme*, où se peint l'antique honnêteté de la vieille France; dans *Papineau*, qui rappelle les luttes soutenues pour l'indépendance par une race qui ne permet pas à l'étranger de l'absorber, pas plus qu'à l'étranger de son génie.

Puis, je suis transporté au milieu de la nature américaine par ces majestueux tableaux du *Mississipi*, ou le très-dramatique poème de l'*Iroquoise*, et je pense aux combats, aux courses aux découvertes de ces explorateurs et de ces guerriers canadiens qui avaient conquis à la France un immense empire dans le Nouveau Monde! Voilà le poète de la Nouvelle-France